

Onna corda que trossè

Autor(en): **[s.n.]**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **31 (1893)**

Heft 33

PDF erstellt am: **22.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-193768>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

l'homme de procurer la nourriture de la famille, de la protéger, de la défendre ; à la femme de soigner le logis : caverne, hutte ou tente, de préparer les repas, de pourvoir au vêtement.

Mais citons textuellement :

« Dans le berceau de la race humaine, sous le ciel clément de l'Orient, le vêtement fut bien plutôt une question de décence que de nécessité ; mais à mesure que la postérité d'Adam s'étendait sous des latitudes moins favorables, le costume prit une bien autre importance.

» Avant les tissus, on s'était couvert de feuilles d'arbres et de peaux d'animaux, en les assemblant du mieux qu'on pouvait. Les fibres des plantes fournirent le premier fil ; les épines longues et fortes des acacias, des nopals, les premières aiguilles. D'abord indépendantes du fil, elles durent servir comme poinçons à faire des trous où le fil assembleur passait à la façon d'un lacet. Quand on eut imaginé d'y pratiquer un œil, un chas, ce fut un grand progrès ; le travail devint plus facile, par conséquent plus rapide.

» A ces épines et aux arêtes de poissons, employées pour le même usage, succédèrent les aiguilles en bois, en ivoire, en bronze, en or, en fer, très grosses d'abord, de plus en plus menues et déliées.

» Les hommes, très directement intéressés au succès du travail des femmes, ont appliqué leur esprit inventif à perfectionner les instruments dont elles se servaient.

» Il semblait que le dé, ce « chapeau du doigt », comme l'appellent les Allemands, destiné à protéger le doigt de la couseuse contre le talon de l'aiguille, ait dû être inventé d'assez bonne heure ; mais non, l'antiquité s'en est passée ; le dé est relativement moderne, et, sauf erreur, on ne le voit guère apparaître qu'au XII^m siècle.

» Le premier travail manuel de la femme fut donc la couture et la broderie qui en dérive ; l'art de filer et de tisser ne vint qu'après. — Le goût de la parure est si naturel que le premier vêtement fut peut-être brodé.

» Les patriarches étaient pasteurs, les troupeaux de moutons et de chèvres leur fournissaient la nourriture et les éléments du vêtement. La première matière filée fut donc la laine. On sut bientôt teindre celle-ci en diverses couleurs et faire des tissus rayés et brodés. On se rappelle la robe bigarrée de Joseph.

» Ce sont les femmes qui filent, ce sont elles aussi qui tissent, et, quel que soit leur rang, elles ne se dispensent point de ces utiles travaux. A quoi, du reste, auraient-elles employé leur temps si elles n'avaient occupé leurs doigts ? Elles ne dansaient point, ne faisaient pas de musique, ces arts étant laissés

aux esclaves ; elles ne recevaient ni ne rendaient de visites, ne lisaient ni n'écrivaient, et pour cause ; il n'y avait alors ni petits, ni grands journaux, moins encore de revues ; on ne faisait pas de conférences ; ces dames ne pouvaient songer à embrasser de professions libérales, ni à revendiquer des droits politiques : c'est ce qui explique la quantité de laine qu'elles ont filée et d'étoffes qu'elles ont tissées.

Onna corda que trossè.

Dein lo vilhio teimps, lâi avai à rà la bouenna que separè lo territoire dè R. dè cé dè V. onna granta sapalla que sè trovàvè atant su on territoire què su l'autro, et qu'étai à fin bord d'on dérupito iò la sapalla sè clieinnàvè dza on bocon. Coumeint lè dzeins dâi dou veladzo viquessont ein pé lè z'ons avoué lè z'autro, lè z'homme rassis sè sont de : « Por ora, va bin ; mâ on ne sâ pas que pao arrevâ et dû ce à on part d'annâes, cliia sapalla per indèvi porrâi bailli dâo grabudzo s'on la laissè iò l'est. Foudrà petètrè mi la copâ, l'einmoulâ et sè parladzi lo bou eintrè lè dû coumounès ; » et l'est cein que fut décidâ pé lè dû municipalità.

Lo dzo iò dévessout la déguelhi, on senâ lo coumon dein lè dou veladzo. Cliiâo dè V. sè desiront que cliiâo dè R. lâi sarion avoué dâi z'utis et dâi z'esès, et lâi alliront lè mans vouâisus. Cliiâo dè R. sè peinsiront la mèma tsouza, dè manière et dè façon qu'arrevâ lé, n'aviont ni détrau, ni iâodzo, ni resse et ni corda.

On ne pao portant pas chaî étrè venus po rein, se sè desiront, et coumeint la sapalla peintsivè dza lo contr'avau, sè peinsaront : « S'arâi bin lo diablo s'on la pao pas trairè eintrè ti no ! »

Adon coumeint l'étiout prâo suti, l'ont bintout z'u ruminâ coumeint faillâi lâi s'ein preindrè. L'ont de : « No faut fèrè la tsaina ein no z'appondeint du lo coutset, avau, et cliiâo que restèront que bas, tirèront fermo, et n'ia pas moian qu'on ne l'aussè pas. »

L'est cein que l'ont fé. Yon dâi syndiquo, qu'étai d'attaque, grimpè amont coumeint on etiâiru, eimpougnè dâi dû mans lo coutset dè la sapalla et lâi sè crampounè. On autro grimpè après li, lâi accrotsè lè piautès et restè peindu on momeint ; on troisièmo sè va crotsi âi pi dâo sécond et adè dinsè tantquè que bas. Quand cein fâ onna tsaina prâo granta, cliiâo qu'étiout restâ avau, eimpougnont lè tsambès dâo derrâi et attein-dont lo coumandèmeint po teri et trevougni, po mettrè bas la sapalla.

— Atteinchon ! criè l'autro syndiquo, qu'étai restâ avau ; vé criâ tant qu'à trâi, et hardi ! teri fermo !

Yon !...

— Arretà-vo vâi on momeint, criè l'autro syndiquo, qu'étai crampounâ ào coutset, vu mè cratchi su lè mans !

Lo gaillâ sè dépond dè la sapalla po sè cratchi su lè mans, et vo dévenâ lo resto : Cein fe on betetiu dè la met-sance, kâ vegniront ti avau lè z'ons per dessus lè z'autro ; lè tètès, lè piautès, lè brès, lè prussiens, lot étai mècliâi parmi lè bossons et lè z'essertadzo, que diabe lo pas l'ont volliu refèrè la tsaine et la sapalla est restâie su plianta.

Sous le titre : **Mariages expéditifs**, le capitaine Trivier, bien connu par ses beaux voyages d'exploration, raconte ainsi dans le *Petit Parisien* la conversation qu'il a eue, sur le steamer *Cameroon*, avec deux missionnaires protestants de la congrégation de Bâle :

« Parmi les passagers du steamer *Cameroon*, ce steamer anglais qui m'emportait vers la côte d'Afrique, se trouvaient deux missionnaires de la congrégation de Bâle, en Suisse. L'un d'eux, natif d'Accra, sur la Côte-d'Or, retournait dans son pays qu'il avait quitté depuis quatre ans. L'autre était un Allemand pur-sang.

» Les heures sont longues à bord d'un steamer, surtout lorsqu'il est anglais ; aussi faute de mieux, liai-je conversation avec les deux jeunes luthériens, qui n'étaient pas des plus ferrés sur les textes.

» Dès que leur instruction théologique est jugée suffisante, le comité de Bâle les adresse à l'une de leurs maisons du golfe de Guinée, d'où ils sont dirigés sur des points convenus d'avance. Selon leurs aptitudes, ils deviennent ou charpentiers, ou forgerons, ou cordonniers, ou calicots, car la mission bâloise possède un peu partout des établissements où le naturel peut se fournir de tout ce dont il a besoin.

— Eh ! demandai-je à mes deux mystiques, s'il vous prend la fantaisie de vous marier, avez-vous au moins la faculté de rentrer en Europe pour vous choisir une femme ?

— Oh non ! me fut-il répondu ; nous n'avons pas besoin de nous déranger. Nous écrivons à ce sujet au comité de Bâle qui, par le plus prochain courrier, nous expédie notre épouse.

— Comment ! leur dis-je en bondissant, on vous envoie une femme que vous ne connaissez pas, une femme que vous n'avez jamais vue ! une femme qui peut être blonde quand vos rêves d'amour vous portent à désirer une brune ! une femme qui peut ne pas aimer la choucroute quand vous en raffolez ! Mais c'est inouï et tout à fait invraisemblable ce que vous me racontez-là !

— C'est pourtant ainsi, reprit l'Allemand, nous ne connaissons nullement